

Anthologie de lieux communs dans les poèmes du XVI^e siècle et alentour disponibles sur Gallica, le site Internet de la Bibliothèque nationale de France.

Le préambule des agréments : 23 sonnets, un madrigal et une traduction en prose.

Textes modernisés suivis des textes originaux,
établis sur les éditions disponibles sur Gallica.

Version 25, augmentée et révisée le 09/02/25.

XIV ^e siècle	1579
PÉTRARQUE	PONTOUX
1) <i>Né per sereno ciel...</i>	14) <i>Les belles fleurs...</i>
1550	LE LOYER
DU BELLAY	15) <i>Doux est l'ébat...</i>
2) <i>Ni par les bois...</i>	1583
1552	LA JESSÉE
RONSARD	16) <i>Ni le refus...</i>
3) <i>Ni voir flamber...</i>	1589
1553	DESAURS
MAGNY	17) <i>Bel est le bois...</i>
4) <i>Ni voir un paon...</i>	1595
1555	COIGNARD
PHILIEUL	18) <i>Ni des verts prés...</i>
5) <i>Au ciel n'y a étoiles...</i>	1597
LA TAYSSONNIÈRE	LASPHRISE
6) <i>Du bel émail...</i>	19) <i>J'ai vu les belles fleurs...</i>
PASQUIER	1605
7) <i>Rien ne me plaît...</i>	VAUQUELIN
1557	20) <i>Ni les beaux lis plantés...</i>
BUGNYON	1609
8) <i>Ni le doux chant...</i>	GARNIER
1559	21) <i>Que de buissons...</i>
BABINOT	1618
9) <i>Ni d'Euclion...</i>	BERNIER DE LA BROUSSE
1573	22) <i>Le Nectar rouge...</i>
LA TAILLE (JEAN DE)	23) <i>Tout ce qu'on peut tirer...</i>
10) <i>Quel plaisir puis-je avoir...</i>	1620
GADOU	CERTON
11) <i>Plus la douce clarté...</i>	24) <i>Ni le fâcheux...</i>
1576	1842
DE BRACH	GRAMONT
12) <i>Ni voir le peuple épais...</i>	25) <i>Ni dans le ciel serein...</i>
13) <i>Ni voir à mon retour...</i>	

XIV^e siècle [1545, 1470]

PETRARCA, Francesco, *Il Petrarca*, Lyon, Jean de Tournes, 1545, « in morte di Madonna Laura », sonnet XLIV, p. 251 [*Canz.*, 312] [préambule des agréments : vers 1 à 9].
<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10568287/f259>>

1545

*Ne per sereno Cielo ir vaghe Stelle,
Ne per tranquillo Mar legni spalmati,
Ne per campagne Cauallieri armati,
Ne per bei boschi allegre Fiere, e snelle,
Ne d'aspettato ben fresche nouelle,
Ne dir d'Amore in stili alti, & ornati,
Ne tra chiare fontane, e verdi prati
Dolce cantare honeste donne, e belle,
Ne altro sarà mai, ch'al cor m'aggiunga,
Si seco il seppe quella sepellire,
Che sola a gliocchi miei fu lume, e specchio.
Noia m'èl viuer si grauosa, e lunga,
Ch'ichiamo'l fine per lo gran desire
Di riueder, cui non veder fu'l meglio.*

PETRARCA, Francesco, *Rime di Francesco Petrarca*, Venise, 1470, f^o 110r^o [*Canz.*, 312].
<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70418k/f235>>

1470

NE per sereno cielo ir vaghe stelle
ne par tranquillo mar legni spalmati
ne per campagne caualieri armati
ne per bei boschi allegre fere & snelle
ne daspectato ben fresche nouelle
ne dir damore instili alti & ornati
ne tra chiare fontane & uerdi prati
dolce cantare honeste donne & belle
N e altro sara mai chalcor magiunga
si seco il seppe quella sepellire
che sola agliocchi miei fu lume et specchio
Noia me el uiuer si grauosa & lunga
chi chiamoil fine per lo grande desire
di riueder chui non ueder ful meglio

1550

DU BELLAY, Joachim, *L'Olive augmentée*, Paris, Gilles Corrozet et Arnoul L'Angelier, 1550, f° E1r° [préambule des agréments : vers 1 à 13].
<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8617180c/f71>>

Texte modernisé

Ni par les bois les Dryades courantes,
Ni par les champs les fiers scadrons armés,
Ni par les flots les grands vaisseaux ramés,
Ni sur les fleurs les abeilles errantes,
Ni des forêts les tresses verdoyantes,
Ni des oiseaux les corps bien emplumés,
Ni de la nuit les flambeaux allumés,
Ni des rochers les traces ondoyantes,
Ni les piliers des saints temples dorés,
Ni les palais de marbre élaborés,
Ni l'or encor, ni la perle tant claire,
Ni tout le beau, que possèdent les cieux,
Ni le plaisir pourrait plaire à mes yeux,
Ne voyant point le Soleil, qui m'éclaire.

Texte original

*Ny par les bois les Driades courantes,
Ny par les champs les fiers scadrons armez,
Ny par les flotz les grands vaisseaux ramez,
Ny sur les fleurs les abeilles errantes,
Ny des forestz les tresses verdoyantes,
Ny des oiseaux les corps bien emplumez,
Ny de la nuit les flambeaux allumez,
Ny des rochers les traces ondoyantes,
Ny les piliers des saintz temples dorez,
Ny les palais de marbre elabourez,
Ny l'or encor', ny la perle tant clere,
Ny tout le beau, que possedent les cieulx,
Ny le plaisir pouroit plaire à mes yeulx,
Ne voyant point le Soleil, qui m'eclere.*

RONCARD, Pierre de, *Les Amours*, Paris, veuve Maurice de La Porte, 1552, Sonnets, p. 30
[préambule des agréments : vers 1 à 12].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10406040/f42>>

Texte modernisé

Ni voir flamber au point du jour les roses,
 Ni lis planté sur le bord d'un ruisseau,
 Ni chant de luth, ni ramage d'oiseau,
 Ni dedans l'or les gemmes bien encloses.
 Ni des zéphirs les gorgettes décloses,
 Ni sur la mer le ronfler d'un vaisseau,
 Ni bal de Nymphé au gazouillis de l'eau,
 Ni de mon cœur mille métamorphoses.
 Ni camp armé de lances hérissé,
 Ni antre vert de mousse tapissé,
 Ni les Sylvains qui les Dryades pressent,
 Et jà déjà les domptent à leur gré,
 Tant de plaisirs ne me donnent qu'un Pré,
 Où sans espoir mes espérances paissent.

Texte original

*Ny voyr flamber au point du iour les roses,
 Ny lis planté sus le bord d'vn ruisseau,
 Ny chant de luth, ny ramage d'oyseau,
 Ny dedans l'or les gemmes bien encloses.
 Ny des zephyrs les gorgettes descloses,
 Ny sur la mer le ronfler d'vn vaisseau,
 Ny bal de Nymphé au gazouilliz de l'eau,
 Ny de mon cuœur mille metamorphoses.
 Ny camp armé de lances herissé,
 Ny antre verd de mousse tapissé,
 Ny les syluains qui les Dryades pressent,
 Et ia desia les dontent a leur gré,
 Tant de plaisirs ne me donnent qu'vn Pré,
 Ou sans espoyr mes esperances paissent.*

MAGNY, Olivier de, *Hymne sur la naissance de Madame Marguerite*, Paris, Arnoul L'Angelier, 1552, Sonnets à Madame Marie de Launay, II, f^o f1v^o [préambule des agréments : vers 1 à 13].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k87122019/f50>>

Texte modernisé

Ni voir d'un paon le plumage hérissé,
 Ni les chatons enflés de pierrerie,
 Ni les habits tissus en broderie,
 Ni la roideur d'un lévrier élançé,
 Ni le trésor d'un bouquet agencé,
 Ni le tapis d'une verte prairie,
 Ni les atours d'une tapisserie,
 Ni les dessins d'un palais commencé,
 Ni voir les flots des rivières bruyantes,
 Ni les Sylvains et les Nymphes fuyantes,
 Ne me pourraient maintenant contenter :
 Non les œillets de leur vive écarlate,
 Non les odeurs d'une rose incarnate,
 Puisqu'il me faut de Madame absenter.

Texte original

*Ni voir d'un pan le plumage herissé,
 Ni les chatons enflés de pierrerie,
 Ni les habits tissus en broderie,
 Ni la roideur d'un leurier élançé,
 Ni le tresor d'un bouquet agensé,
 Ni le tapis d'une verte prerie,
 Ni les atours d'une tapisserie,
 Ni les desseins d'un palais commencé,
 Ni voir les flos des riuieres bruiantes,
 Ni les Siluains & les Nymfes fuyantes,
 Ne me pourroient maintenant contenter:
 Non les œillets de leur viue éscarlate,
 Non les odeurs d'une roze incarnate,
 Puis qu'il me fault de Madame absenter.*

PHILIEUL, Vasquin, *Toutes les Œuvres vulgaires de François Pétrarque*, Avignon, Barthélémy Bonhomme, 1555, Livre deuxième de Laure d'Avignon, sonnet XXVI, pp. 215-216 [traduction de PÉTRARQUE, *Canzoniere*, 312, « Né per sereno ciel... »] [préambule des agréments : vers 1 à 9].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k87103456/f225>>

Texte modernisé

Au ciel n'y a étoiles, tant soient belles,
Ni par la mer bois froissés ou glissants,
Ni par les champs Chevaliers reluisants,
Ni d'attendu plaisir fraîches nouvelles :

Ni par forêts courir fères rebelles,
N'ouïr d'amours chants ornés et duisants,
Ni jouvenceaux par prés et lieux plaisants
Long d'un ruisseau avecque damoiselles,

Ni cas aucun est, qui triste, ou joyeux
Fasse mon cœur : tant l'a enseveli
Celle qui fut lumière de mes yeux.

Tant las de vivre est mon corps affaibli,
Que veux et veux mourir, seul pour revoir
Ce qu'à mes yeux mieux eût valu ne voir.

Texte original

*Au ciel n'y ha estoiles, tant soient belles,
Ne par la mer bois froissez ou glissans,
Ne par les champs Cheualiers reluisans,
Ne d'attendu plaisir fresches nouuelles:
Ne par foretz courir feres rebelles,
N'ouïr d'amours chants ornés & duisans,
Ne iouuenceaux par prais & lieux plaisans
Long d'un ruisseau aueques damoiselles,
Ne cas aucun est, qui triste, ou ioyeux
Face mon cœur: tant l'ha enseueli
Celle qui fut lumiere de mes yeulx.
Tant las de uiure est mon corps affoibli,
Que ueulx & ueulx mourir, seul pour reuoir
Ce qu'a mes yeulx mieulx eust ualu ne uoir.*

1555

LA TAYSSONNIÈRE, Guillaume, *Les amoureuses Occupations*, Lyon, Guillaume Rouillé, 1555, Sonnet, p. 30 [préambule des agréments : vers 1 à 8].
<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70491n/f31>>

Texte modernisé

Du bel émail ondoyant en la prée
Doré de l'œil de ce grand Univers,
Du doux fredon de mille oiseaux divers
Entre lesquels Progné plus nous recrée,
D'une guiterre en cent nœuds diaprée,
D'un luth plus doux propre à chanter les vers,
Ni de l'odeur de ces beaux lauriers verts,
Odeur qui est au blond Phébus sacrée,
De tout cela si peu je me contente
(Tant la fureur de mon mal me tourmente)
Que tant s'en faut que j'en sois réjoui.
J'irai fuyant le lieu de ces plaisirs
Jusque je sois de ma divine ouï,
Et qu'elle ait mis un but à mes désirs.

Texte original

*Du bel émail vndoyant en la prée
Doré de læil de ce grand Vniuers,
Du dous fredon de mille oiseaus diuers
Entre lesquels Progné plus nous recrée,
D'vne guiterre en cent nœuds diaprée,
D'vn luth plus dous propre à chanter les vers,
Ny de l'odeur de ces beaux lauriers verds,
Odeur qui est au blond Phæbus sacrée,
De tout cela si peu ie me contente
(Tant la fureur de mon mal me tormente)
Que tant s'en fault que i'en sois réiouy.
I'yray fuyant le lieu de ces plaisirs
Iusques ie sois de ma diuine ouy,
Et qu'elle ait mis vn but à mes desirs.*

PASQUIER, Étienne, *Recueil des Rimes et Proses*, Paris, Vincent Sertenas, 1555, Sonnets, ff. 27v°-28r° [préambule des agréments : vers 1 à 12].
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71976c/f55>>

Texte modernisé

Rien ne me plaît de tous ces palais hauts,
 (Pour leur hauteur, butte à foudre et orage)
 Ni le devis, ni l'étoffe, et ouvrage,
 Rien leur carré, rien leurs braves portaux,
 Rien les piliers, bases, ni chapiteaux,
 Antiquaillés alentour du feuillage,
 Rien le lambris, rien le mannequinage,
 Rien ces tapis vêtements de châteaux,
 Rien tous les lieux de superbes arrois,
 Rien ces jardins de somptueux pourpris,
 Rien du dedans, leur parterre, ou leur bâme,
 Rien les grands cours des princes ou des rois :
 Pour m'agrèer sans plus gagne le prix
 Ce mien objet, seul séjour de mon âme.

Texte original

*Rien ne me plaist de tous ces palais haults,
 (Pour leur haulteur, bute à fouldre & orage)
 Ny le deuis, ny l'estofe, & ouurage,
 Rien leur quarré, rien leurs braues portaux,
 Rien les pilliers, bazes, ny chapiteaux,
 Antiquaillez alentour du fueillage,
 Rien le lambris, rien le manequinage,
 Rien ces tapis vestements de chasteaux,
 Rien tous les lieux de superbes arrois,
 Rien ces iardins de somptueux pourprix,
 Rien du dedans, leur parterre, ou leur basme,
 Rien les grands cours des princes ou des roys:
 Pour m'agreer sans plus gaigne le prix
 Ce mien obiet, seul seiour de mon ame.*

BUGNYON, Philibert, *Érotasmes de Phidie et Gélasine*, Lyon, Jean Temporal, 1557, sonnet LXII, p. 53 [préambule des agréments : vers 1 à 3 ; 5 à 11].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k79094r/f55>

Texte modernisé

Ni le doux chant des rossignols ramages,
 Qui vont plaignant nos regrets de jeunesse,
 Ni les festins accomplis d'allégresse,
 Ne peuvent faire oublier tes outrages :
 Ni de mon Luth argentin les passages
 Harmonieux, fredonnés d'hardiesse,
 Lorsque mes sens s'endorment en liesse,
 Au tremblement de ses mignons cordages :
 Ni les trésors que l'on peut recevoir
 De toute l'Inde, et que l'on peut avoir,
 Des hauts prélats, me serait agréable.
 Car les faveurs, Amour, de ma Riante,
 Comme regard et propos honorable,
 Sont les seuls biens de ma vie repente.

Texte original

*Ny le dous chant des rossignols ramages,
 Qui vont pleignans nos regrets de ieunesse,
 Ny les festins accomplis d'allegresse,
 Ne peuuent faire oublier tes outrages:
 Ny de mon Luth argentin les passages
 Harmonieus, fredonnez d'hardiesse,
 Lors que mes sens s'endorment en liesse,
 Au tremblement de ses mignons cordages:
 Ny les tresors que l'on peut receuoir
 De toute l'Inde, & que l'on peut auoir,
 Des hauts prelats, me seroit aggreable.
 Car les faueurs, Amour, de ma Riante,
 Comme regard & propos honnorable,
 Sont les seuls biens de ma vie repante.*

BABINOT, Albert, *La Christiade*, Poitiers, Pierre et Jean Moines, 1559, « Comment l'on s'affranchit du souci de la Mort », p. 22 [préambule des agréments : vers 1 à 10].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15048590/f42>>

Texte modernisé

NI d'Euclion le trésor soucieux,
 Ni les honneurs des grands villes peuplées,
 Ni les faveurs, qui sont tôt écoulées,
 Aucunement agréent à mes yeux.
 Ni tous les jeux des hommes ocieux,
 Ni tout le beau des plaines égalées,
 Ou des hauts monts, ou des basses vallées,
 Peut secouer mon souci patilleux.
 Ni le plus gai de la terre émaillée,
 Ni des clairs cieus la grand' vouête étoilée,
 Les pincements dont la mort m'aiguillonne
 Me peut ôter : j'aurai donc ce bonheur,
 Quand j'acquerrai de mon Dieu la faveur,
 Franc de souci dont la mort m'environne.

Texte original

N*Y d'Euclion le thesor soucieus,*
Ny les honneurs des grans villes peuplées,
Ny les faueurs, qui sont tost écoulées,
Aucunement agréent à mes yeus.
Ny tous les ieus des hommes ocieus,
Ny tout le beau des plaines égalées,
Ou des haus mons, ou des basses valées,
Peut secouer mon soucy patilleus.
Ny le plus gay de la terre émaillée,
Ny des clairs cieus la grand' voute étoilée,
Les pincemens dont la mort m'eguillonne
Me peut oster: i'auray donc ce bon heur,
Quand i'acquerray de mon Dieu la faueur,
Franc de soucy dont la mort m'enuironne.

LA TAILLE, Jean de, *La Famine, ou les Gabéonites*, Paris, Federic Morel, 1573, *Premiers Sonnets d'amour*, XII, ff. 166r°-167v° [préambule des agréments : vers 1 à 10].
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5734760f/f338>>

Texte modernisé

Quel plaisir puis-je avoir de voir en ce printemps
 Le vert, le bleu, le jaune en mil beaux paysages,
 De voir l'azur des eaux, et le vert des bocages,
 L'émail des prés fleuris, et le tapis des champs !
 Quel plaisir puis-je avoir d'écouter les doux chants
 Des oiseaux amoureux, et les bruyants rivages,
 D'ouïr le Rossignol, qui même en ses ramages
 Rechante mes regrets, et mes soupirs tranchants !
 Quel plaisir puis-je avoir de sentir mil fleurettes,
 Œillets, roses, et lys, lavande, et violettes,
 Si la guerre est toujours, et si celle au surplus
 Pour qui je désirais de voir la paix future,
 Et du gaillard printemps la diverse peinture,
 Et pour qui je vivais, sur la terre n'est plus ?

Texte original

*Quel plaisir puis-ie auoir de voir en ce printemps
 Le vert, le bleu, le iaune en mil beaux païsages,
 De voir l'azur des eaux, & le vert des bocages,
 L'email des prez fleuris, & le tapis des champs!
 Quel plaisir puis-ie auoir d'écouter les doux chants
 Des oyseaux amoureux, & les bruyants riuages,
 D'ouïr le Rossignol, qui mesme en ses ramages
 Rechante mes regrets, & mes soupirs trenchants!
 Quel plaisir puis-ie auoir de sentir mil fleurettes,
 Oeillets, roses, & lys, lauande, & violettes,
 Si la guerre est tousiours, & si celle au surplus
 Pour qui ie desiroy de voir la paix future,
 Et du gaillard printemps la diuerse peinture,
 Et pour qui ie viuoy, sur la terre n'est plus?*

GADOU, Adrian de, *La Marguerite*, Paris, Jean Mettayer et Mathurin Challenge, 1573, f° 12v° [préambule des agréments : vers 1 à 13].
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71871c/f25>>

Texte modernisé

Plus la douce clarté des cieux à nous donnée :
 Plus les prés émaillés de boutons fleurissants :
 Plus la forêt touffue, ombrage des passants :
 Plus les champs reverdis, après la froide année :
 Plus les clairs ruisselets, dont la terre est bornée :
 Plus les riches troupeaux ès montagnes paissants :
 Plus les joyeux agneaux, hors du toit bondissants :
 Plus la gaye bergère, à leur garde ordonnée :
 Plus voir courir le lièvre, ou bien le cerf lancer :
 Plus voler la perdrix, ni sauter, ni danser :
 Plus aucun des plaisirs qu'à voir plus on réclame :
 Plus les riches habits de nouvel inventés :
 Plus dix mille ornements, ou dix mille beautés :
 Ne sont rien à mes yeux, si je ne vois madame.

Texte original

Plus la douce clarté des cieux à nous donnée:
Plus les prez émaillez de boutons fleurissans:
Plus la forest touffuë, ombrage des passans:
Plus les champs reuerdis, apres la froide année:
Plus les clairs ruyselets, dont la terre est bornée:
Plus les riches troupeaux és montaignes paissans:
Plus les ioyeux aigneaux, hors du toist bondissans:
Plus la gaye bergere, à leur garde ordonnée:
Plus voir courir le lieure, où bien le cerf lancer:
Plus voller la perdris, ny sauter, ny danser:
Plus aucun des plaisirs qu'à voir plus on reclame:
Plus les riches habits de nouuel inuentez:
Plus dix mille ornemens, où dix mille beautez:
Ne sont rien à mes yeux, si ie ne voy madame.

BRACH, Pierre de, *Les Poèmes*, Bordeaux, Simon Millanges, 1576, Premier livre, *L' Aimée*, f° 39r°v° [préambule des agréments : vers 1 à 7].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1171401/f93>>

Texte modernisé

Ni voir le peuple épais, qui troupe à qui troupe arrive,
 Ni d'ouïr au reflat le murmure des eaux,
 Ni voir sur l'eau ramer mille et mille vaisseaux,
 Ni la fraîcheur qu'on prend au bord de cette rive.
 Ni de voir promener la brigade lascive,
 Qu'Amour tient en ses rets, de mille damoiseaux,
 Ni pouvoir s'éjouir de mille ébats nouveaux,
 Cela ne peut flatter la loi qui nous captive.
 Dure et cruelle loi, qui contre mon désir
 Me fait d'un entretien dérober ton plaisir,
 Pour couvrir ton larcin fait en chose plus grande.
 Dure et cruelle loi, qui te contraint aussi
 De feindre, pour cacher ton amoureux souci,
 À autre Saint qu'au tien, adresser ton offrande.

Texte original

*Ni voir le peuple espais, qui troupe a qui troupe arriue,
 Ni d'ouïr au reflat le murmure des eaux,
 Ni voir sur l'eau ramer mille & mille vaisseaux,
 Ni la fraischeur qu'on prend au bord de cete riue.
 Ni de voir promener la briguade lassiuue,
 Qu'Amour tient en ses rets, de mille damoiseaux,
 Ni pouuoir s'esjouir de mille esbats nouueaux,
 Celà ne peut flater la loi qui nous captiue.
 Dure & cruelle loi, qui contre mon desir
 Me fait d'vn entretien desrober ton plaisir,
 Pour couvrir ton larcin fait en chose plus grande.
 Dure & cruelle loi, qui te contraint aussi
 De faindre, pour cacher ton amoureux souci,
 A autre Saint qu'au tien, adresser ton offrande.*

BRACH, Pierre de, *Les Poèmes*, Bordeaux, Simon Millanges, 1576, Livre III, *Les Mélanges*,
 f° 167v° [préambule des agréments : vers 1 à 11].
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1171401/f356>>

Texte modernisé

Ni voir à mon retour mes parents contentés,
 Ni voir de mes amis une troupe chérie,
 Ni voir les champs fertils de ma chère Patrie,
 D'où je m'étais banni déjà par trois Étés.
 Ni voir en notre port mille nouvelletés,
 Qu'apporte l'Océan, alors qu'il se marie
 À nos fleuves Gascons, desquels le cours varie
 Par le regorgement de ses flots irrités.
 Ni me voir contenté d'une large abondance,
 Me voyant être exempt de l'étroite indigence,
 Que le pauvre écolier a toujours près de soi.
 Je n'ai de tout cela reçu tant de liesse,
 Que du seul souvenir de ma belle maîtresse,
 Qui peut-être a perdu le souvenir de moi.

Texte original

*Ny voir a mon retour mes parens contentés,
 Ny voir de mes amis vne troupe cherie,
 Ny voir les champs fertils de ma chere Patrie,
 D'où ie m'étoi bani dé-jà par trois Estés.
 Ny voir en nostre port mille nouuelletés,
 Qu'apporte l'Occean, alors qu'il se marie
 A nos fleuues Gascons, desquels le cours varie
 Par le regorgement de ses flots irrités.
 Ny me voir contanté d'une large abondance,
 Me voyant estre exempt de l'estroite indigence,
 Que le pouure escolier a tousiours pres de soi.
 Ie n'ay de tout cela reçeu tant de liesse,
 Que du seul souuenir de ma belle maistresse,
 Qui peut estre a perdu le souuenir de moi.*

PONTOUX, Claude de, *Gélodacrye amoureuse*, Paris, Nicolas Bonfons, 1579, « Madrigal », ff° 62v°-63r° [préambule des agréments : vers 1 à 8].
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3243817/f142>>

Texte modernisé

MADRIGAL.

Imité de Pétrarque.

L Es belles fleurs, les rameaux plantureux,
 Et l'air serein et l'herbe verdoyante
 Donnent plaisir aux jeunes amoureux.
 Les autres cois, et l'onde gazouillante
 Donne repos en ténèbre plaisante.
 L'ombre au temps chaud d'une douce liqueur
 Suavement abreuve à maints le cœur,
 L'arc est plaisant et le vent bien souvent
 Mais, m'exempter ne peuvent de langueur
 Fleurs, rameaux, air, herbe, autre, onde, ombre, arc, vent.

Texte original

MADRIGALE.

Imitée de Petrarque.

L Es belles fleurs, les rameaux plantureux,
 Et l'air serein & l'herbe verdoyante
 Donnent plaisir aux ieunes amoureux.
 Les autres cois, & l'onde gazouillante
 Donne repos en tenebre plaisante.
 L'ombre au temps chaut d'vne douce liqueur
 Suauement abbreuve à maints le cueur,
 L'arc est plaisant & le vent bien souuent
 Mais, m'exempter ne peuuent de langueur
 Fleurs, rameaux, air, herbe, autre, onde, ombre, arc, vent.

LE LOYER, Pierre, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Jean Poupy, 1579, « Les Amours de Flore », sonnets, LXXXIII, f° 35r°v° [préambule des agréments : vers 1 à 11].
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10900368/f86>>

Texte modernisé

Doux est l'ébat que l'on prend à courir
 Le Cerf qui fuit par une ouverte plaine,
 Doux le surgeon d'une vive fontaine
 Qui bruit, qui court sans jamais se tarir :
 Douce en Été l'ombre qui peut guérir,
 Nos membres las de chaleur, et de peine :
 Doux le printemps, et douce aussi l'haleine,
 Du vent Zéphyr' qui vient Flore chérir.
 L'air qui est beau, et serein nous agrée :
 Quand il fait froid, un beau feu nous recrée
 Le corps qui est de frissons tout ému.
 Mais par sur tout j'aime ta douce grâce
 Et plus me plaît qu'un printemps, que la chasse,
 Que l'eau, le vent, l'ombre, l'air, et le feu.

Texte original

*Doux est l'esbat que lon prend a courir
 Le Cerf qui fuit par vne ouuerte plaine,
 Doux le surgeon d'vne vifue fontaine
 Qui bruict, qui court sans iamais se tarir:
 Douce en Esté l'ombre qui peult guerir,
 Noz membres las de chaleur, & de peine:
 Doulx le printemps, & douce aussi l'alleine,
 Du vent Zephyr' qui vient Flore cherir.
 L'air qui est beau, & serain nous agreee:
 Quand il faict froid, vn beau feu nous recrée
 Le corps qui est de frissons tout esmeu.
 Mais par sur tout i'ayme ta douce grace
 Et plus me plaist qu'vn printemps, que la chasse,
 Que l'eau, le vent, l'ombre, l'air, & le feu.*

LA JESSÉE, Jean de, *Les premières Œuvres poétiques* [vol. 2], Anvers, Christophe Plantin, 1583, *Les Amours, La Marguerite*, livre I, p. 779 [préambule des agréments : vers 1 à 12].
<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f12>>

Texte modernisé

Ni le refus des Nymphettes craintives,
Ni le pourchas des Satyres pelus,
Ni la fraîcheur des verts bois chevelus,
Ni la fierté des bêtes fugitives.

Ni le tapis des printanières rives,
Ni la grosseur des hauts monts bosselus,
Ni le séjour des antres mousselus,
Ni le cristal des fontaines plus vives.

Ni le jargon des jards Oisillons,
Ni le trésor des blondoyants sillons,
Ni l'appareil d'une pompe suivie.

Non des grands Rois la Cour, l'aise, ni l'heur,
Ne m'égouit : ayant perdu la Fleur
Pour qui je suis et sans âme, et sans vie !

Texte original

*Ni le refus des Nymphettes craintiues,
Ni le pourchas des Satyres pelus,
Ni la frecheur des verdz boys cheuelus,
Ni la fierté des bestes fugitiues.*

*Ni le tapis des printanieres riues,
Ni la grosseur des hautz montz bosselus,
Ni le seiour des antres mousselus,
Ni le cristal des fontaines plus viues.*

*Ni le iargon des iazardz Oysillons,
Ni le tresor des blondoyantz sillons,
Ni l'appareil d'vne pompe suyuiue.*

*Non des grandz Roys la Court, l'aise, ni l'heur,
Ne m'esiouyt: ayant perdu la Fleur
Pour qui ie suis & sans ame, & sans vie!*

DESAURS, Clément, *L'Eraton*, Lyon, Benoît Rigaud, 1589, sonnet xxii, pp. 26-27
 [préambule des agréments : vers 1 à 12].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15133152/f36>>

Texte modernisé

Bel est le bois, qui cent mille oisillons,
 Dessous son vert tirelirants recèle :
 Bel est l'argent, qui murmurant ruisselle
 Sur un gravier à menus bondillons.
 Bel est le lustre émaillé de fleurons,
 Qu'Avril éclot sur la terre nouvelle :
 Belle est la nuit de qui l'aigu décèle
 Dedans le ciel cent mille lamperons.
 Beaux sont les rais dont Phébus se décore,
 Belle est aussi la tresse de l'Aurore :
 Bel est le jour sans nuage serein :
 Belles aussi les Gemmes Orientales :
 Mais ces beautés ne sont en rien égales
 À la beauté qui mon œil entretient.

Texte original

*Bel est le boys, qui cent mill' oysillons,
 Dessoubs son vert tirelirans recele:
 Bel est l'argent, qui murmurant ruisselle
 Sur vn grauouer à menus bondillons.
 Bel est le lustre esmaillé de fleurons,
 Qu'Auril esclot sur la terre nouvelle:
 Belle est la nuict de qui l'aigu decele
 Dedans le ciel cent mille lamperons.
 Beaux sont les rais dont Phæbus se decore,
 Bell' est aussy la tresse de l'Aurore:
 Bel est le iour sans nuage serein:
 Belles aussy les Gemmes Or'entales:
 Mais ces beautés ne sont en rien esgalles
 A la beauté qui mon œil entretien.*

COIGNARD, Gabrielle de, *Œuvres chrétiennes*, Tournon, pour Jacques Favre en Avignon, 1595, *Sonnets spirituels*, XL, p. 28 [préambule des agréments : vers 1 à 8].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71874d/f28>>

Texte modernisé

NI des verts prés les fleurettes riantes,
 Ni d'un ruisseau le doux flot argentin,
 Ni le long cours d'un fleuve serpentín,
 Ni les rameaux des forêts verdoyantes :
 Ni de Cérès les plaines blondoyantes,
 Ni ce beau Ciel, d'où vient notre destin,
 Ni la fraîcheur du soir, et du matin,
 Ni du printemps les beautés différentes :
 Las ! ne m'ont point le regret allenti
 De mes péchés : je l'ai plus ressenti,
 Considérant cet ouvrage admirable
 De ce grand Dieu, qui par ses beaux objets,
 Fait que mon cœur reconnaît ses forfaits :
 Forfaits, l'horreur de mon âme coupable.

Texte original

N*I des vers prez les fleurettes riantes,*
Ny d'vn ruisseau le doux flot argentin,
Ny le long cours d'vn fleuve serpentín,
Ny les rameaux des forets verdoyantes:
 Ny de Ceres les pleines blondoyantes,
Ny ce beau Ciel, d'où vient nostre destin,
Ny la fraischeur du soir, & du matin,
Ny du printemps les beautez differentes:
 Las! ne m'ont point le regret allenty
De mes pechez: ie l'ay plus ressenty,
Considerant cest ouurage admirable
 De ce grand Dieu, qui par ses beaux obiects,
Fait que mon cœur recognoist ses forfaicts:
Forfaicts, l'horreur de mon ame coupable.

LASPHRISE, Marc PAPILLON de, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Jean Gesselin, 1597, *Les Amours de Théophile*, sonnet VII, p. 8 [préambule des agréments : vers 1 à 13].
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70410t/f34>>

Texte modernisé

J'Ai vu les belles fleurs du Printemps désirable,
 J'ai vu le Ciel paré de flambeaux lumineux,
 J'ai vu calmer la mer, j'ai vu l'or précieux,
 J'ai vu du Dieu guerrier l'ordonnance agréable,
 J'ai vu du Délien le bel œil favorable,
 J'ai vu des grands Palais le front audacieux,
 J'ai vu les champs, les bois, les monts délicieux,
 J'ai vu gazouiller l'eau d'un ruisseau délectable,
 J'ai vu le blé crêté ondoyamment baisser,
 J'ai vu l'humble Vénus son Adon caresser,
 J'ai le bal sacré des huit Sœurs de Thalie,
 J'ai vu le bien, l'honneur, la douceur, la santé,
 J'ai vu le plaisant fruit de chère nouveauté,
 Mais je n'ai rien vu beau, comme ma fière Amie.

Texte original

I'Ay veu les belles fleurs du Prin-temps desirable,
 I'ay veu le Ciel paré de flambeaux lumineux,
 I'ay veu calmer la mer, i'ay veu l'or precieux,
 I'ay veu du Dieu guerrier l'ordonnance agreable,
 I'ay veu du Delien le bel œil fauorable,
 I'ay veu des grands Palais le front audacieux,
 I'ay veu les champs, les bois, les monts delicieux,
 I'ay veu gazouiller l'eau d'vn ruisseau delectable,
 I'ay veu le bled cresté ondoyamment baisser,
 I'ay veu l'humble Venus son Adon caresser,
 I'ay le bal sacré des huict Sœurs de Thalie,
 I'ay veu le bien, l'honneur, la douceur, la santé,
 I'ay veu le plaisant fruict de chere nouveauté,
 Mais ie n'ay rien veu beau, comme ma fiere Amie.

VAUQUELIN de LA FRESNAYE, Jean, *Les diverses Poésies*, Caen, Charles Macé, 1605, *Divers Sonnets*, 50, p. 726 [préambule des agréments : vers 1 à 8].
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8622106j/f744>>

Texte modernisé

Ni les beaux lis plantés au long d'un clair rivage,
 Ni le bel arc-en-ciel, bigarré de couleurs,
 Ni le jeune Printemps vêtu de jeunes fleurs,
 Ni de beaux Orangers un coloré paysage,
 Ni voir dans les forêts mainte bête sauvage,
 Ni l'odorant parfum des plus douces odeurs,
 Ni voir une Princesse élancer mille ardeurs,
 Au bal d'un geste gai, découpant maint passage :
 Ne sont rien que laideur devant votre beauté,
 À quiconque de près à vous s'est arrêté,
 Son âme repaissant d'un œil émerveillable.
 Ô l'exemple certain et l'unique miroir
 De l'éternel semblant, qu'en vous seul on peut voir !
 Toute chose mortelle à vous n'est comparable.

Texte original

*Ni les beaux lis plantez au long d'vn clair riuage,
 Ni le bel arc-en-ciel, bigarré de couleurs,
 Ni le ieune Printemps vestu de ieunes fleurs,
 Ni de beaux Orangers vn coloré paisage,
 Ni voir dans les forests mainte beste sauuage,
 Ni l'odorant parfum des plus douces odeurs,
 Ni voir vne Princesse elancer mille ardeurs,
 Au bal d'vn geste gay, decoupant maint passage :
 Ne sont rien que laideur deuant vostre beauté,
 A quiconque depres à vous s'est arresté,
 Son ame repaissant d'vn œil emerueillable.
 O l'exemple certain & l'vnique miroir
 De l'eternel semblant, qu'en vous seul on peut voir !
 Toute chose mortelle à vous n'est comparable.*

GARNIER, Claude, *L'Amour victorieux*, Paris, Gilles Robinot, 1609, *Sonnets tirés de l'Harmonie de l'Auteur*, CIII, f°166r°v° [préambule des agréments : vers 1 à 6].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k719829/f355>>

Texte modernisé

Que de buissons ! que de prés, que de bois,
 Que de taillis, que de vives fontaines,
 Que de châteaux, que de monts, que de plaines,
 Que de troupeaux différents à la fois !
 Que d'oïssillons, que de sons, que de voix,
 Que de fruits mûrs, que de fleurs souveraines,
 Mais que d'ennuis, que de maux, que de peines,
 En ces beaux lieux où plus je ne te vois.
 Rien ne m'y plaît, et rien ne m'y contente,
 Sinon, Maîtresse, un désir qui me tente
 De ne plus vivre éloigné de tes yeux :
 Ton seul objet, qui me donne courage,
 Retient mon âme, et, pour la tromper mieux,
 Toujours lui rit à mon désavantage.

Texte original

*Que de buissons! que de prez, que de bois,
 Que de taillis, que de viues fontaines,
 Que de chateaus, que de mons, que de plaines,
 Que de troupeaus diferans à la fois!
 Que d'oizillons, que de sons, que de vois,
 Que de fruis murs, que de fleurs souueraines,
 Mais que d'ennuis, que de maus, que de peines,
 En ces beaux lieux où plus ie ne te vois.
 Rien ne m'y plaît, & rien ne m'y contante,
 Sinon, Métresse, vn dezir qui me tante
 De ne plus viure éloigné de tes yeus:
 Ton seul objet, qui me donne courage,
 Retient mon ame, &, pour la tromper mieus,
 Tousiours luy rit â mon des-auantage.*

BERNIER DE LA BROUSSE, Joachim, *Les Œuvres poétiques*, Poitiers, Julian Thoreau, 1618, *Les Amours d'Hélène*, sonnet LXV, f° 19v° [préambule des agréments : vers 1 à 11].
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1090269b/f62>>

Texte modernisé

LE Nectar rouge, et la Manne sucrée,
 Le miel doré, le muscatel Crétois,
 Le doux cristal du beuglant Achélois,
 Et l'eau de Clare à Phébus consacrée.
 La voix d'Homère, ou du chantre d'Ascrée,
 Du grand César la plume et le harnois,
 Du bon Trajan l'heur, la force, et les lois,
 Et les chansons dont Pinde se recrée.
 Les Diamants du perleux Indien,
 L'or flamboyant du riche Obrizien,
 Bref le plus cher que ce Tout nous enfante,
 Ne sauraient point contenter mon désir :
 Mais t'embrasser une nuit à plaisir,
 Rendrait mon âme infiniment contente.

Texte original

Le Nectar rouge, & la Manne sucquée,
 Le miel doré, le muscatel Cretois,
 Le doux crystal du beuglant Achelois,
 Et l'eau de Clare à Phæbus consacrée.
 La voix d'Homere, ou du chantre d'Ascrée,
 Du grand Cæsar la plume & le harnois,
 Du bon Trajan l'heur, la force, & les loix,
 Et les chansons dont Pinde se recrée.
 Les Diamants du perleux Indien,
 L'or flamboyant du riche Obrizien,
 Bref le plus cher que ce Tout nous enfante,
 Ne scauroient point contenter mon desir:
 Mais t'embrasser vne nuict à plaisir,
 Rendroit mon ame infiniment contente.

BERNIER DE LA BROUSSE, Joachim, *Les Œuvres poétiques*, Poitiers, Julian Thoreau, 1618, *Les Amours de Thisbée*, sonnet IX, f° 65r° [préambule des agréments : vers 1 à 11].
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1090269b/f62>>

Texte modernisé

Tout ce qu'on peut tirer des veines de la terre,
 Tout ce que l'Océan nourrit dessous ses flots,
 Tout l'honneur triomphant d'Euphème le dispos,
 Tout ce que de ses rais le grand soleil éclaire.
 Tout l'Avoir que Pluton dans son royaume enserre,
 Tout ce que Jupiter infaillible en propos
 Tient fermé dans le Ciel, tout l'honneur et le los
 Que Mars fils de Junon remporte de sa guerre.
 Tout ce que l'Orient enfante de nouveau,
 Tout ce qu'Atabalipe eut de rare, et de beau,
 La Floride, et Cusco des Espagnes l'envie :
 Ne sauraient me donner tant d'aise et de plaisir,
 Que si de mes deux bras j'étreignais à loisir
 Ma rebelle Thisbé, mon cœur, ma douce vie.

Texte original

T*out ce qu'on peut tirer des veines de la terre,*
Tout ce que l'Océan nourrit dessous ses flots,
Tout l'honneur triomphant d'Euphème le dispos,
Tout ce que de ses rais le grand soleil esclaire.
Tout l'Auoir que Pluton dans son royaume enserre,
Tout ce que Iupiter infalible en propos
Tient fermé dans le Ciel, tout l'honneur & le los
Que Mars fils de Iunon remporte de sa guerre.
Tout ce que l'Orient enfante de nouueau,
Tout ce qu'Atabalipe eut de rare, & de beau,
La Floride, & Cusco des Espagnes l'enuie:
Ne sçauroient me donner tant d'aise & de plaisir,
Que si de mes deux bras i'estreignois à loisir
Ma rebelle Thisbé, mon cœur, ma douce vie.

CERTON, Salomon, *Vers lipogrammes et autres Œuvres en poésie*, Sedan, Jean Jannon, 1620, *Lipogrammes*, « Troisième Alphabet, Navigage », T, p. 44 [préambule des agréments : vers 9 à 13 ; précédé d'un préambule des encombres, vers 1 à 8].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6551882q/f48>>

Texte modernisé

T

NI le fâcheux de ce mien navigage,
 Ni les assauts de la mobile mer,
 Ni le changer de mon doucereux air,
 Ni le danger de l'échappé naufrage,
 Ni de Borée ou le souffle, ou la rage,
 Ni de Jupin le menaceur éclair,
 Ni le hideux de ce moussu rocher,
 Ni le hasard de son fâcheux passage,
 Ni le serein qui nous a pris après,
 Ni de Zéphyr le souffle doux et frais,
 Ni le calmé de la molle campagne,
 Ni près d'ici de ces Nymphes le son,
 Non de ce luth l'agréable chanson,
 Ne m'a ravi l'amour de ma compagne.

Texte original

N*Y le fascheux de ce mien nauigage,*
Ny les assauts de la mobile mer,
Ny le changer de mon doucereux air,
Ny le danger de l'eschapé naufrage,
 Ny de Boree ou le souffle, ou la rage,
Ny de Iupin le menaceur esclair,
Ny le hideux de ce mossu rocher,
Ny le hazard de son fascheux passage,
 Ny le serain qui nous a pris apres,
Ny de Zephyr le souffle doux & frais,
Ny le calmé de la molle campagne,
 Ny pres d'icy de ces Nymphes le son,
Non de ce luth l'agreable chanson,
Ne m'a rauy l'amour de ma compagne.

GRAMONT, Ferdinand de, *Poésies de Pétrarque*, Paris, Paul Masgana, 1842, *Sonnets et Canzones composés après la mort de Laure*, sonnet CCLXXI, p. 210 [*Canz.* 312].
<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5849442j/f229>>

RIEN NE PEUT CONSOLER SA DOULEUR.

Ni dans le ciel serein la marche des errantes étoiles ; ni sur une mer tranquille celle des bateaux goudronnés ; ni le passage des cavaliers armés à travers la campagne, ou des bêtes allègres et bondissantes à travers de beaux bois ;

Ni de fraîches nouvelles d'un bien que l'on attend ; ni les récits d'amour en style noble et choisi ; ni, parmi les limpides fontaines et les prés verdoyants, les doux chants des dames chastes et belles ;

Ni rien enfin ne se trouvera jamais qui puisse atteindre à mon cœur ; si bien le sut avec elle ensevelir celle qui fut seule pour mes yeux le foyer de lumière ainsi que le miroir.

Vivre m'est un ennui si pénible et si long que j'invoque le trépas, à cause du grand désir qui me tient de revoir celle qu'il eût mieux valu ne pas voir.